



La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha (1)

Paul-Eugène Chabot

Volume 50, Number 2, juin 1994

Hommage à Edward Schillebeeckx

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400858ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400858ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chabot, P.-E. (1994). Review of [*La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha (1)*]. *Laval théologique et philosophique*, 50(2), 455–455.
<https://doi.org/10.7202/400858ar>

Grâce à l'unité dans la diversité des articles que contient ce recueil, les notions d'humanisme et de dialogue sont puissamment mises en lumière. L'humanisme ne se réduit pas à celui des Grecs ou des Romains, ni à celui des humanistes de la Renaissance ou du Siècle des Lumières. Il est plutôt un humanisme élargi, faisant place à toutes les dimensions et pré-occupations de l'homme — personne et société — sans restrictions doctrinaires ou idéologiques. Le dialogue qui est ici proposé va du plus profond de l'être et du sacré jusqu'aux dimensions de la culture, de la politique et des civilisations.

Telle a été, en effet, l'orientation de la carrière du professeur Venant Cauchy auquel ce recueil est dédié et dont il célèbre par mode de prolongement les écrits honnêtes et généreux.

Valdemar CADÓ
Université Laval

La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha. Traduit du géorgien, présenté et annoté par Annie et Jean-Pierre Mahé. Coll. « Connaissance de l'Orient ». Paris, Gallimard, 1993.

Ce livre de A. et J.-P. Mahé sera évidemment fort utile à tous ceux qu'intéresse l'étude des religions. Mais je voudrais signaler ici que cet ouvrage apporte un éclairage neuf sur une question pour l'instant encore bien embrouillée.

Lorsqu'on pratique les textes concernant les Pères du désert, ceux de Jean Cassien ou de Jean Moschus, on se demande comment une telle spiritualité a pu prospérer dans le christianisme en se réclamant du plus pur évangile. Comment son influence a pu être aussi durable et aussi étendue. Sans doute faut-il voir dans la spiritualité des Pères du désert une tendance normale de l'esprit humain à mépriser le monde, surtout lorsqu'il lui apparaît comme particulièrement difficile à vivre. Jean Daniélou, dans ses remarquables études sur le judéo-christianisme, a d'ailleurs bien montré comment dès le départ, le christianisme s'était développé selon deux tendances assez opposées concernant l'attitude face au monde.

L'ouvrage de A. et J.-P. Mahé fait la preuve que la tendance méprisante d'un certain christianisme à l'égard du monde n'est pas étrangère à l'influence bouddhique indienne, en partie par le relais du manichéisme (p. 29-33). Si la légende du Bouddha, à

peine maquillée, a pu se propager en terre chrétienne, c'est qu'elle y trouvait un sol préparé par toutes sortes d'influences orientales. Cela nous indique que les idéologies sur le mépris du monde, qui ont trouvé en Orient leur forme achevée, ont sans doute été dans la chrétienté plus importantes qu'on le pense. Ainsi, dans la légende christianisée du Bouddha, le mépris du monde est le véritable nerf de l'argumentation et il s'affirme aux points clefs du récit (par exemple, p. 57, 60, 63, 66-67, 68-70, 89, 92-93, 98-99, 104, 110). Ce mépris du monde va d'ailleurs jusqu'au mépris de l'homme lui-même (p. 99-100) et jusqu'à l'exaltation de la misère (p. 81-82). C'est un mépris qui s'affiche avec assurance, même si l'auteur se rend compte parfois qu'il est peu consonant avec l'idée d'un Dieu créateur (p. 111).

A. et J.-P. Mahé font remarquer que la vie christianisée du Bouddha a connu une vogue considérable dans la chrétienté. Cela indique l'importance du courant encratique qui prend sa force dans les déserts d'Égypte et de Nitrie et sa source plus haut encore. Ce n'est pas par hasard que Balahvar, le maître du Bouddha, est présenté avec insistance comme un véritable père du désert (p. 55, 61, 63, 70, 87, 102, 142). En somme, ce livre ouvre sur un aspect du christianisme que l'on commence seulement à explorer. On sait que le christianisme a subi de fortes influences grecques et latines, qui ont été de véritables acculturations. Mais qu'en est-il des influences orientales ? On devine que la recherche savante est loin d'avoir dit son dernier mot.

Paul-Eugène CHABOT

Joseph MASSON, **Mystiques d'Asie. Approches et réflexions.** Paris, Desclée de Brouwer, 1992, 297 pages.

Le sous-titre révèle bien l'orientation que Joseph Masson a voulu donner à son livre dont la première partie fait un « survol global des positions vécues » et la seconde se penche sur différents courants ou cheminements que présentent les mystiques hindoues, bouddhiques et islamiques.

Dans une introduction générale, l'auteur, qui affirme se situer dans la démarche d'ouverture de Vatican II, laisse paraître la préoccupation qui va guider ses réflexions : « On a souvent l'impression qu'en toutes les religions, les mystiques émusent la distinction entre le fini et l'infini, dévalorisant le premier au profit du second » (p. 14). Il ne cherche